L'inertie des cœurs

Autor(en): **Hochhuth, Rolf**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **99 (1990)**

Heft 1

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682336

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PHOTO: ALBERT FRANK

ESSAI

L'INERTIE DES CŒURS

Etrange: depuis l'époque napoléonienne, l'«Histoire» a réservé une fin horrible à des centaines de milliers, des millions d'enfants européens, pour ne parler que de ceux-là. Un seul exemple: lorsque les Anglais, au cours de la quatrième année de guerre, furent militairement en état de retourner la situation et de faire payer aux Allemands l'horreur dans laquelle les bombardements ordonnés par Hitler avaient plongé, dans les premières années du conflit, des agglomérations aussi peuplées que Varsovie, Rotterdam et Coventry, il ne resta plus au pédiatre allemand Paul Melchior qu'à jeter son fichier de patients au lendemain du pilonnage de Kassel par les forces alliés – c'était en octobre 1943: pas un enfant – pas un seul – parmi tous ceux dont s'occupait le docteur Melchior n'avait survécu au déluge de feu provoqué par les bombes. Les vieilles maisons à colombage chères aux frères Grimm avaient toutes disparu dans la fournaise des bombes au phosphore, des bombes explosives et des bombes incendiaires. Et dedans, des milliers de familles avaient péri, la plupart brûlées vives. A Kassel, personne n'avait songé à construire des abris antiaériens dans les rues moyenâgeuses étroites et sineuses...

Combien d'enfants furent déchiquetés un an plus tard à Londres, par les fusées de von Braun construites pour Hitler, combien d'enfants japonais par les deux premières bombes atomiques de l'histoire? Qui aurait pu les compter? Qui peut encore mettre un nom, un visage sur leur souvenir?

Et pourtant: un nom, deux noms, un enfant, deux enfants, connus de nous tous, sont là pour nous les rappeler. Kaspar Hauser, né en 1812, l'année où l'armée napoléonienne était allée en Russie mourir de froid. Anne Frank, morte sous Hitler dans une de ces usines de la mort appelées camps de concentration. Un demi-siècle, un siècle et demi après leur mort violente, tout le monde, pour peu qu'il lise et habite l'Europe centrale, se souvient d'eux. Les éditions Fischer viennent de publier en format poche le «Tatsachenbericht» (rapport) Kaspar Hauser, d'Otto Flake, une chronique parue d'abord en 1950 et qui s'appuie sur les travaux du Français Edmond Bapst, ce diplomate qui a découvert de nouvelles sources historiques relatives à ce crime à Paris et dans le Saint-Pétersbourg des tsars et les a publiées en 1930 et 1933 en deux volumes: «A la conquête du trône de Bade» et «Une mère et son fils».

La même maison d'édition a aussi publié la chronique d'Ernst Schnabel consacrée à Anne Frank: «Spur eines Kindes» (Traces d'un enfant). Pour moi, c'est le livre le plus poignant sur les années hitlériennes et quelques-uns de ceux qui vécurent à cette époque... Ces deux ouvrages ne sont pas du tout faits pour être lus le soir avant de se coucher, tant ils font impression. Comment se peut-il? On pourrait penser que ces deux enfants «éliminés» sont déjà nettement privilégiés puisque l'on se souvient au moins d'eux! Alors que des centaines de milliers d'autres ont été anéantis par «l'Esprit du monde» tout

aussi cruellement sans que personne ne retienne ne serait-ce que leurs noms!
L'image que nous avons de l'époque Biedermeier, celle du «bon vieux temps», elle est démentie moins par la façon dont la Révolution de 1848 a été écrasée dans le sang que par ce seul enfant, Kaspar Hauser. Le garçon «devait» être enlevé, échangé, caché, assassiné, parce qu'il était l'héritier légitime au trône du Grand-Duché de Bade, et faisait donc obstacle aux enfants de la seconde femme d'un grand-duc déjà vieillissant! Il est pourtant démontré que les enfants de ce second lit ne briguaient même pas la succession. C'est leur mère qui fit assassiner l'héritier, petit-fils de son mari. Ce ne sont donc pas les enfants puînés qui intriguent généralement, ce sont leurs mères qui entendent bien procurer aux rejetons sortis de leurs entrailles ce qui revient de droit aux fils aînés, aux enfants de leurs vieux maris nés d'un premier lit.
Exemple extrêmement effrayant dès l'Antiquité: Livie, épouse de l'empereur Auguste, qui assura le trône à son propre fils Tibère – qu'elle avait eu d'un premier mariage – en faisant assassiner tous les héritiers d'Auguste et en traînant dans la boue toutes ses héritières pour que les mâles qu'elles mettraient au monde soient disqualifiés. La chronique de Kaspar Hauser remonte à une époque qui nous est plus proche, mais elle nous touche aussi plus directement par les détails sordides que Flake, en cela l'élève allemand de Stendhal, reproduit laconiquement et sans commentaires inutiles. Golo Mann, que la lecture du roman de Jakob Wassermann «Caspar Hauser» faisait pleurer lorsqu'il était jeune, écrit à 72 ans que la tragédie de cet enfant est «le plus beau roman policier de tous les temps». Je ne dirais pas que cette histoire est belle, en tout cas elle serre le cœur, qu'elle soit racontée en écrivain par Wassermann ou rapportée sobrement par l'essayiste Flake. La seconde femme du grand-duc fit échanger en secret le petit-fils légitime de celui-ci et de sa défunte première femme contre un nouveau-né du même âge, un enfant d'ouvriers gravement malade et qui ne tarda pas à mourir comme escompté dans le rôle du «prince de Bade». Le prince légitime, désormais casé dans cette famille de prolétaires, fut ballotté d'un endroit à l'autre, dissimulé d'abris en cachettes toujours plus lointaines, jusqu'au jour où, dénommé Kaspar Hauser, il fut tué à 26 ans sans avoir jamais connu son identité véritable... Enlever un enfant nuitamment et le remplacer par un autre n'était pas trop difficile à une époque où les mères des très grandes maisons ne s'occupaient pratiquement jamais de leurs nouveau-nés, ne les allaitaient pas elles-mêmes mais confiaient ce soin à des nourrices, simples femmes du peuple. Comment une princesse aurait-elle su à quoi ressemblait exactement son nouveau-né dans de telles circonstances? Otto Flake conclut sa tragédie enfantine par ces mots: «Viennent d'autres puissants, d'autres profiteurs, et tout recommence. La pièce n'est pas la même, mais le scénario n'a pas changé. Le pauvre lièvre qui s'égare hors du territoire communal est toujours persécuté»... Et Golo Mann rappelle que Wassermann a donné à son roman le sous-titre de «L'inertie des cœurs», entendez l'inertie des cœurs des contemporains de l'enfant martyr. Il cite Wassermann affirmant que «l'opinion publique est aussi lâche qu'insaisissable, qu'elle ne rend ses oracles que lorsqu'elle est sûre de son coup. Et elle se garde d'intervenir quand la calomnie, la méchanceté, le mensonge, la bêtise et l'hypocrisie se conjuguent pour broyer, comme entre les roues du moulin, un enfant sans défense, jusqu'à ce qu'il ne reste rien qu'un conte de quatre sous que le peuple de ces régions se raconte les soirs d'hiver devant l'âtre»...
Les deux grands narrateurs que sont Flake et Golo Mann, rendus productifs le premier par les femmes, le second par l'histoire, n'avaient pas connaissance d'une source historique de première importance, qui prouve que les dynasties européennes connaissaient le destin de Kaspar Hauser et portaient le même regard qu'eux-mêmes sur cette tragédie. Marie von Bunsen, connue dès avant la Première Guerre mondiale pour avoir publié aux éditions S. Fischer, a écrit deux volumes de mémoires d'un grand intérêt: «Die Welt, in der ich lebe, 1850–1930» (Le monde où je vis, 1850–1930) et «Zeitgenossen, die ich erlebte» (Les contemporains que j'ai connus). Cette aristocrate, compagne de voyage de l'impératrice Frédéric, veuve de l'empereur d'Allemagne Frédéric III, dont le règne ne dura que 99 jours, a consigné ses conversations avec la mère du dernier empereur, une femme aussi sage qu'aigrie, qui se faisait appeler «impératrice Frédéric» pour se distinguer de sa mère, anglaise, qui portait le même prénom: Victoria... Marie von Bunsen raconte donc que «l'impératrice et l'empereur étaient convaincus de la justesse de l'hypothèse Kaspar Hauser, et avec eux toutes les maisons royales d'Europe. Lorsque la princesse Louise se fiança avec le grand-duc de Bade, la reine Victoria ne comprit pas, me raconta l'impératrice, que le prince de Prusse puisse donner sa fille unique en mariage dans une telle famille.»
Pourquoi cette source est-elle crédible? Il faut expliquer à nos jeunes lecteurs que celle qui s'exprime ici, la veuve de l'empereur Frédéric, est une très proche parente: elle est la belle-sœur de la princesse Louise de Prusse, celle-là même qui, au grand dam de la reine Victoria, fut donnée par son père à «une telle famille», c'est-à-dire à la famille de Bade, qui occupe un trône qu'elle a usurpé en assassinant quelques dizaines d'années auparavant l'héritier légitime. Ceux qui sont familiarisés avec l'histoire conviendront avec moi qu'il est unique de voir le représentant d'une maison royale européenne laver ainsi le linge (très) sale de ces familles en public. Ces milieux prenaient garde, avec toute la rigueur et l'intelligence nécessaires, de ne pas montrer au «peuple» que ce qui se passait dans leurs rangs était aussi humain qu'ailleurs, trop humain. (La princesse Louise de Prusse fut quant à elle une grande-duchesse dont le comportement charitable était à la fois exemplaire et populaire!)

L'écrivain allemand Rolf Hochhuth, 59 ans, vit à Bâle depuis 1963. Cette année-là, sa pièce «Le vicaire» provoquait un scandale et faisait connaître son auteur dans le monde entier. Rolf Hochhuth a par la suite toujours abordé sur scène des sujets épineux, un homme politique puissant étant même acculé à la démission à la suite d'une de ses pièces. Son avant-dernière œuvre, «Immaculée conception. Un cercle de craie», a été montée à St-Gall en janvier dernier et sa dernière pièce, «Eté 14. Une danse des morts», sera créée au Burgtheater de Vienne l'hiver prochain.

TOURNEZ S.V.P.

Lors de la découverte récente de charniers en Roumanie, et peu importe ici que leur authenticité soit contestée, ce qui provoqua une vague de réprobation unanime contre le régime totalitaire déchu de Bucarest, ce fut le spectacle de ces enfants qui avaient été enchaînés avant d'être fusillés. Pourquoi en est-il ainsi? Le meurtre barbare d'une femme, d'un vieillard est-il moins affreux? Certainement pas. Mais tout notre être s'insurge contre les mauvais traitements, les sévices infligés aux enfants. Faut-il y voir une association avec la mauvaise conscience de ceux qui, un jour, ont privé de vie un enfant en devenir en commettant le crime de l'avortement? Je ne sais, je pose la question. Il serait certes absurde de vouloir comparer l'avortement avec ce que nous, Allemands, avons infligé à Anne Frank et à d'autres enfants juifs en les massacrant et avant même de les mettre à mort. Je ne compare pas non plus l'avortement avec le meurtre du prince «Kaspar Hauser». Et pourtant... Dans le meurtre d'un enfant, le plus infâme est qu'un être sans défense soit privé irrémédiablement de la possibilité de s'épanouir dans le monde qui lui a été donné en partage. Qui – mis à part Mozart – aurait été capable de se réaliser en tant qu'enfant? Promesse de vie non tenue; alors que vivre sa vie est le bonheur et la libre disposition de chacun. L'homme qui meurt enfant n'aura connu ni l'un ni l'autre. Mon ami Martin Speich me rappelle que le meurtre d'un enfant «nous ébranle peut-être autant parce que nous voyons dans ce crime l'allégorie de l'enfant que nous avons assassiné en nous-même. Kaspar Hauser, Anne Frank et les enfants roumains trop tôt enlevés à la vie constituent en effet un potentiel humain présent en chaque enfant, et que nous liquidons en devenant adultes.» Je n'y avais pas songé, mais l'idée est séduisante...

Pour en revenir à l'histoire mondiale, et à son cortège d'enfants suppliciés en aussi grand nombre peut-être que leurs pères, morts sur les champs de bataille parce qu'il ont dû revêtir l'uniforme militaire: j'ai vu récemment une gravure (dans la «Frankfurter Allgemeine Zeitung») représentant l'horreur absolue: des enfants d'aristocrates conduits à la guillotine pour être décapités! Et par qui? Par les bienfaiteurs du genre humain, les «héros» historiques que nous avons célébrés un peu à la légère en 1989, deux cents ans après la prise de la Bastille! La seule «faute» de ces enfants étaient d'avoir été conçus par des aristocrates! Si l'on y réfléchit, les monstres obscènes du genre de Robespierre devraient être liquidés moralement à jamais, faute d'être bannis des livres d'histoire. Or rien de tel ne se produit. Même Roland Freisler, le «juge» le plus infect d'Hitler, qui a fait pendre et décapiter des milliers d'individus sans nom, qui a condamné à la corde les conjurés du 20 juillet 1944, n'a pas osé s'en prendre à leurs femmes et à leurs enfants (tous furent emprisonnés il est vrai, les petits enfants reçurent parfois de nouveaux noms, pour les empêcher de connaître leur véritable identité, avant d'être dispersés dans des homes, mais ils n'ont pas été mis à mort...). Des enfants à l'échafaud. Voilà ce qui témoigne à charge contre chacun de nous, et disons-le sans aucune emphase, contre l'humanité entière: nous avons déjà oublié, elle a oublié déjà ces décapitations, ces enfants guillotinés par les Révolutionnaires français. Pour ma part je ne le savais pas. Une telle monstruosité ne devrait pas s'oublier. Au contraire: on devrait juger les Révolutionnaires à cet acte criminel, car il déteint en partie sur toutes leurs autres actions. ■